

FUTURA

Maria Sibylla Merian et les bêtes du diable

Podcast écrit et lu par : Julie Kern

[La scène s'ouvre sur un paysage de verdure. Les oiseaux chantent l'arrivée du printemps dans le paisible bruissement de l'herbe.]

1660. Dans un parc de Francfort-sur-le-Main, une jeune fille de treize ans est accroupie devant un buisson, un carnet d'illustration sur les genoux. *[On l'entend crayonner sur les pages.]* Ses yeux font des va-et-vient entre son croquis et une chenille verte qui chemine entre les branches *[dans un bruissement]*. Avec une grande précision, elle s'emploie à retranscrire les moindres détails du ver : sa forme, ses couleurs, la façon dont il bouge ses pattes dodues et s'arc-boute puis s'allonge pour avancer. Tous ces petits détails transparaissent sur son dessin. Elle attrape l'un de ses pinceaux posés dans l'herbe et le trempe dans l'eau *[en le faisant tinter contre le verre]*, puis dans ses pigments. Ce vert brillant est exactement le même que celui de la chenille. *[Le pinceau glisse sur le papier.]* Concentrée, elle ignore totalement les railleries des autres jeunes de son âge qui ne comprennent pas son intérêt pour les chenilles et autres insectes. Après tout, on les appelle bien « bêtes du diable » et ils ne servent à rien d'autre qu'à s'accrocher dans les coiffures des filles l'été et dévorer les récoltes. Pourtant Maria les trouve fascinants. Avec ses observations minutieuses et ses illustrations, elle sera l'une des premières naturalistes à comprendre le cycle de vie des insectes et à les peindre.

[La campagne laisse place à une musique paisible et chaleureuse au piano.]

Anna Maria Sibylla Merian – ou tout simplement Maria – naît le 2 avril 1647 à Francfort-sur-le-Main entre les chevalets, les toiles en coton et les pigments colorés d'un atelier d'artiste. Son père est Matthaus Merian l'Ancien, est graveur renommé originaire de Bâle. Malheureusement, il meurt quand Maria a trois ans. Sa mère, Johanna Sybilla Heim, se remarie avec Jakob Marrel, un peintre connu pour ses dessins de fleurs. Il enseigne à Maria, qui a alors 13 ans, tout son savoir-faire. Dessin, aquarelle, gravure en taille-douce : la jeune fille se montre douée. Elle ne quitte plus l'atelier de son beau-père où son chevalet est posé à côté de celui d'Abraham Mignon, un jeune Hollandais de sept ans son aîné et qui ne peint que des natures mortes.

Mais les paniers de fruits ou les fleurs en vases n'intéressent pas vraiment Maria. Elle préfère peindre le vivant, les créatures qui volent, grouillent et butinent dans les jardins de Francfort. À l'époque de Maria, le XVII^e siècle, les naturalistes ne s'intéressent pas beaucoup aux insectes. Pourtant la pensée scientifique connaît de grands bouleversements : la méthode expérimentale devient la norme. L'observation de la nature, la multiplication des expériences sont les fondements de la pensée scientifique. De nouveaux instruments apparaissent : le premier télescope par Newton, le microscope par Antoni van Leeuwenhoek ou encore des instruments destinés à la météorologie. Bref, le monde scientifique fait sa

révolution, mais certaines idées sont encore tenaces. Comme celle de la génération spontanée d'Aristote par exemple.

On pense alors que les créatures qu'on n'a jamais vu naître apparaissent spontanément à partir de l'air, ou de la boue dans le cas des insectes. L'Église les associait au diable qui semblait les avoir créés dans le seul but de tourmenter l'humanité. Le concept de génération spontanée ne sera formellement réfuté qu'en 1668 grâce aux travaux de Francesco Redi sur les insectes. Mais bien avant lui, Maria a compris que les insectes ne naissaient pas du néant. Nous y reviendrons plus tard.

[Une nouvelle étape de la vie de Maria s'ouvre sur le son des cloches.] En 1665, Maria a dix-huit ans et épouse Johann Andreas Graff, un habitué du repère d'artistes de son beau-père. *[Les cloches laissent place au gazouillis d'un bébé.]* Deux ans plus tard, le couple accueille une première petite fille, Johanna Helena, et déménage dans la foulée à Nuremberg, la ville natale de Johan *[dont l'agitation et le bruit des chariots remplacent progressivement la voix de l'enfant]*.

Là-bas, Maria n'abandonne pas l'étude des insectes, au contraire, elle s'y attèle avec rigueur. *[Une musique au luth semble provenir de la rue puis devient progressivement la toile sonore principale.]* Finies les observations naïves d'antan, la jeune femme aborde la question avec le regard acéré d'une naturaliste. Elle décrit précisément le cycle de vie du papillon, de la chenille en passant par la chrysalide pour finir par l'imago. Elle accompagne ces recherches de peintures très détaillées. Son perfectionnisme est tel qu'elle met aussi un point d'honneur à dessiner les parasites qui grouillent sur les cocons.

En plus de cela, elle s'intéresse aussi aux plantes sur lesquelles les chenilles vivent. Très vite, elle comprend que bien que gourmandes, les chenilles sont aussi difficiles.

Généralement elles ne dévorent que les feuilles d'une espèce ou d'une famille de plantes précise. Maria suit de près les travaux de Francesco Redi, qui confirment les observations qu'elle a faites en premier lieu. Les insectes ne viennent pas de la boue, mais d'œufs pondus par les adultes. Redi publie ses travaux en 1668 alors que le premier ouvrage de Maria, le *Nouveau Livre des fleurs*, paraît en 1675 pour ses 28 ans. Son deuxième ouvrage, *La merveilleuse transformation et l'étrange nourriture florale de la chenille*, paraît en 1679, un an après la naissance de sa deuxième fille, Dorothea. Dans celui-ci, Maria définit la notion de plante-hôte et de prédateur-proie en prenant l'exemple du paon-du-jour et la grande ortie. Les dessins de Maria sont si précis qu'il est possible d'identifier une espèce dans son milieu naturel à partir de ses illustrations. Encore aujourd'hui, ce sont des merveilles de détail.

En 1685, Maria prend une décision surprenante. Elle quitte son mari et emmène ses deux filles avec elle aux Pays-Bas, chez son beau-frère. Elle demande le divorce et se considère même veuve alors que son ex-mari est encore vivant et en bonne santé. Auprès de son beau-frère, elle découvre une collection de lépidoptères naturalisés en provenance du Suriname. Une découverte qui lui donne des envies d'ailleurs. Contre l'avis de sa famille et de ses amis, elle part en 1699, à l'âge de 52 ans, avec ses affaires et sa fille cadette sous le bras, pour le Suriname, une colonie hollandaise encore partiellement inexplorée. C'est alors l'un des tout premiers voyages scientifiques de l'Histoire, qui plus est mené par une femme.

[Une musique délicate au charango.]

Après deux mois d'un voyage interminable, Maria et Dorothea arrivent au Suriname dans la capitale, Paramaribo. L'accueil n'est pas vraiment chaleureux. Maria détonne au milieu des colons qui n'ont qu'un mot à la bouche : « *canne à sucre* ». Les autres plantes sont des

mauvaises herbes à leurs yeux. Dans son journal de voyage, Maria écrit que les planteurs se moquent d'elle « *car je m'intéresse à autre chose qu'au sucre* » [les citations sont lues avec une voix distante, presque radiophonique]. Dans un premier temps, elle se cantonne aux environs de Paramaribo où, comme dans son enfance, elle s'accroupit devant les buissons pour observer et peindre les chenilles. Ce petit territoire d'Amérique du Sud regorge de biodiversité : serpents géants, lézards aux écailles dures ou encore amphibiens de toutes les couleurs viennent enrichir sa collection de dessins. Elle a envie de voir plus, de quitter la ville et ses interminables champs de canne à sucre qui empiètent peu à peu sur la faune et la flore locale. Pas la peine de compter sur les colons qui la trouvent ridicule, alors Maria se tourne vers les esclaves amérindiens et africains qui acceptent de la conduire jusqu'à Providentia à l'intérieur des terres. Là-bas, elle décrit le cycle de vie des fourmis coupe-feuille, philosophe sur la forme des pattes des grenouilles, découvre les plantes médicinales utilisées par les populations locales.

Malgré l'aide qu'ils lui ont apportée, Maria ne mentionne jamais le nom des esclaves dans ses journaux. Si se rapprocher d'eux apparaît comme une décision progressiste, elle reste une femme de son temps et participe à l'oppression des communautés locales en employant elle-même des esclaves dans sa villa de Paramaribo.

[*Une musique orchestrale paisible et lumineuse.*]

Son voyage se termine en 1701 alors qu'elle contracte le paludisme : « *J'ai presque payé ces insectes de ma vie* », se lamente-elle dans son journal. Ses bagages débordent de notes, de carnets, de dessins, de spécimens morts, de feuilles séchées, de mues de reptiles. Bref, elle embarque tout ce qu'elle peut pour le ramener à Amsterdam.

Tout cela sert de base à la confection de son chef d'œuvre : *Metamorphosis insectorum Surinamensium*. Elle écrit : « *Je n'ai pas regardé à la dépense pour l'exécution de cette œuvre. J'ai fait graver les plaques par un célèbre maître, et en même temps j'apportais le meilleur papier, pour apporter de la joie et du plaisir non seulement aux amateurs d'art mais aussi aux amateurs d'insectes, et cela m'apporte aussi beaucoup de joie quand j'entends que j'ai atteint mon but et que j'apporte en même temps de la joie.* »

Paru en 1705, le livre n'est pas franchement un succès de librairie et malgré son prix très élevé, ne rapporte pas d'argent à Maria. Les ventes remboursent tout juste l'argent qu'elle a dépensé pour sa création. Les soixante gravures que comporte l'ouvrage offrent un aperçu inédit de la faune et la flore exotique du Suriname. La plupart des insectes qui y sont représentés sont inconnus des naturalistes européens.

Jusqu'à la fin, Maria gagne sa vie en vendant ses toiles ou en donnant des cours de peinture. Ses ouvrages sont d'abord reconnus pour leur qualité esthétique, puis dans un second temps pour leur intérêt scientifique. Au cours des siècles suivants, de grands noms de la science comme Carl von Linné citent le travail de Maria comme référence. Elle s'éteint le 13 janvier 1717 à Amsterdam, à l'âge de 70 ans.

Comme beaucoup de femmes scientifiques, Anna Maria Sibylla Merian tombe un peu dans l'oubli, sauf dans un pays : la Russie. En 1906, soit près de 200 ans après sa mort, la vie et le travail de Maria inspirent un écrivain célèbre et sont déterminants dans sa vocation d'entomologiste. Eh oui ! Vladimir Nabokov, l'auteur de *Lolita* son œuvre la plus connue, est aussi un chasseur de papillons à ses heures perdues.

[*Une virgule sonore introduit la musique de fermeture.*]

Merci d'avoir suivi cet épisode de Chasseurs de Science. Au texte et à la narration : Julie Kern. Pour ne pas manquer nos futurs épisodes, n'hésitez pas à vous rendre sur le lien en description pour nous retrouver sur les plateformes d'écoute, ou à chercher Chasseurs de Science sur vos apps audio préférées, comme Castbox, Apple Podcasts, Spotify, Deezer, Podcast Addict et tous les autres. Et si votre app audio de prédilection n'est pas dans la liste, envoyez-nous un message et on se dépêchera d'arranger ça ! Rendez-vous dans deux semaines pour un nouvel épisode avec Emma, et pour ma part je vous retrouverai dans un mois pour une future expédition temporelle dans Chasseurs de Science. À bientôt !